Discordance narrative et polyphonie énonciative: Analyse de quelques formes verbales de l'anglais

Yves Bardière

► To cite this version:

Yves Bardière. Discordance narrative et polyphonie énonciative: Analyse de quelques formes verbales de l'anglais. Canadian Journal of Linguistics / Revue canadienne de linguistique, 2015, 60 (2), pp.143 - 161. 10.1017/s0008413100026086 . hal-01890662

HAL Id: hal-01890662

<https://hal.science/hal-01890662>

Submitted on 14 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Discordance narrative et polyphonie énonciative : analyse de quelques formes verbales de l'anglais

Y. Bardière

EA 609 : Laboratoire de linguistique et didactique des langues étrangères et maternelles (LIDILEM), Université Grenoble Alpes

Cette étude s'organise autour de la notion directrice de brouillage énonciatif induisant parfois un décalage entre la visée d'effet du locuteur et la reconstruction du sens par le destinataire. Cette notion est exclusivement appréhendée à travers les formes verbales de l'anglais, plus particulièrement celles qui, en discours, génèrent des effets d'ambiguïté, de discordance ou de polyphonie énonciative. L'analyse s'appuie essentiellement sur les théories développées par la psychosystématique¹, mais aussi les recherches effectuées dans le domaine du discours rapporté.

Deux grands axes sont abordés. Le premier traite de l'écart opéré entre chronologie d'expérience et chronologie linéaire à partir de l'analyse des valeurs aspectuo-temporelles. Le passage choisi pour illustrer le phénomène est extrait de *Lord Jim* (Conrad 1957), roman qui se caractérise par la dislocation de la chaîne chronologique événementielle. Cette dislocation, poussée à l'extrême par l'auteur, impose chez le lecteur un effort de reconstruction sans cesse renouvelé par l'émergence d'indices qui remettent régulièrement en cause la conceptualisation événementielle précédemment élaborée.

Le deuxième axe étudie la manifestation des sources énonciatives dans les emplois modaux en discours rapporté. Il vise à faire ressortir le décalage qui se manifeste parfois entre une identification spontanée de la source de l'information véhiculée par l'énoncé et une

¹ Terme utilisé pour désigner l'analyse du langage élaborée par Guillaume. Ce dernier utilise également les expressions *psychomécanique* ou encore *mécanique intuitionnelle*.

identification parfois inattendue, que seul un décryptage plus élaboré du message parvient à mettre en évidence. Ces deux volets ont pour propriété commune d'évoquer une forme de rapport interlocutif : le premier met en relation l'auteur et son lecteur, le second des sujets parlants en situation d'énonciation.

1- Emplois temporels : le brouillage des repères chronologiques

Voici un extrait du roman de Conrad, *Lord Jim*, assorti de deux traductions :

(1) a. "Do you know what was my first reaction when I *heard*? I was relieved. I was relieved to learn that those shouts – did I tell you I *had heard* shouts? No? Well, I *did*. Shouts for help ... blown along with the drizzle. Imagination I suppose. And yet I can hardly... How stupid... The others *did not*. I asked them afterwards. They all said No. No? And I *was hearing* them even then! I might have known – but I didn't think – I only listened. Very faint screams – day after day. Then that little half-caste chap came up and spoke to me. "The *Patna*... French gunboat... towed successfully to Aden... Investigation... Marine Office... Sailor's Home... arrangement made for your board and lodging!" I walked along with him, and I enjoyed the silence. So there had been no shouting. Imagination. I had to believe him. I *could hear* nothing more. I wonder how long I could have stood it. It was getting worse, too... I mean louder".

(*Lord Jim*, p. 105)

(1) b. Savez-vous quelle a été ma première réaction quand je *l'ai appris*? J'ai été soulagé. Soulagé de savoir que ces cris ..., vous ai-je dit que j'*entendais* des cris ? non ? Eh bien, j'*entendais des cris*. Des appels au secours, portés par le vent et la pluie. Ils étaient dans mon imagination, je suppose. Et pourtant, je n'arrive pas à le croire. Que c'est bête... Les autres *n'entendaient rien*. Je le leur ai demandé par la suite. Ils m'ont tous dit que non. Non ? Alors que moi, je *continuais* à les *entendre* ! J'aurais pu savoir, mais je ne réfléchissais pas; je ne

faisais qu'écouter. Des cris très faibles, jour après jour. Et puis ce petit métis, ici, est venu me parler : « Le Patna... une canonnière française... réussit à le remorquer... jusqu'à Aden... une enquête... Le Bureau de la marine... Le Foyer du marin... tout prévu pour vous recevoir. » Je marchais à côté de lui et je fus content de ne plus entendre que le silence. Ainsi nul n'avait crié. Illusion. Il faut bien m'en persuader. Je n'*entendais* plus rien. Je me demande si j'aurais pu le supporter beaucoup plus longtemps. Cela devenait toujours pire ; plus sonore, veux-je dire

(Traduction de Lamolle, pp. 146-147).

(1) c. "Savez-vous quel fut mon premier sentiment en *apprenant la chose*? Ce fut un soulagement,... le soulagement de savoir que ces cris... Vous ai-je dit que *j'ai entendu* des cris ? Non ? eh bien, je les *ai entendus*... Des cris d'appel, chassés par le vent avec l'averse. Imagination sans doute... Et pourtant je ne puis guère... C'est stupide ; les autres *n'ont rien entendu* ; je le leur ai demandé plus tard. Ils ont tous dit non. Non ? Et pourtant, je les *entendais* encore, moi ! J'aurais dû savoir,... mais je réfléchissais pas; j'écoutais seulement. Des cris très faibles, jour après jour... Puis ce petit métis est venu me parler. [...] Je marchai avec lui en jouissant du silence. Alors, il n'y avait pas eu de cris ? Pure imagination ? Il fallait bien le croire. Je n'*entendais* plus rien. Je me demande combien de temps j'aurais supporté... Cela devenait de pis en pis... Je veux dire de plus en plus fort »

(Traduction de Neel, pp. 182-183).

1.1. Situation et présentation du passage

Trois points seront successivement abordés : la situation du passage dans son contexte dramatique et narratif, l'opposition entre chronologie expérientielle et chronologie narrative, les trois ancrages temporels qui structurent l'extrait cité. La présentation épouse un

mouvement faisant passer du général au particulier et le passage choisi se veut représentatif d'un mode d'écriture qui caractérise l'ensemble du roman.

1.1.1. Le contexte situationnel

Cet extrait s'inscrit dans la continuité dramatique d'une séquence charnière du roman. Jim, le second du *Patna*, a la responsabilité, avec le commandant, de conduire à bon port plusieurs centaines de pèlerins, en quête de spiritualité et d'absolu. Mais les parois du navire, dangereusement fragilisées par la rouille, font entendre de sinistres craquements et menacent d'implorer à tout instant. Alors que les pèlerins bienheureux dorment paisiblement, Jim choisit ce moment pour sauter, au mépris du code de l'honneur de la marine marchande, dans l'unique embarcation de sauvetage, dans laquelle ont déjà pris place le commandant lui-même et ses principaux adjoints. L'ironie du sort voudra que le navire ne sombre pas et soit remorqué en toute sécurité par une canonnière française jusqu'au port d'Aden. « J'avais sauté, faut-il croire », expliquera Jim plus tard, comme dépossédé de lui-même et de son acte.

Le héros éponyme du roman de Conrad, subira à son tour, à l'instar du bateau en perdition, les effets corrosifs et pervers de la honte. Marlow, le narrateur principal, fera de la réhabilitation de Jim un enjeu personnel. Il sait pertinemment qu'il serait vain de rechercher un sens clair et stable dans les paroles d'un seul locuteur. Aussi le récit est-il sans cesse délégué à d'autres voix narratives, entraînant la multiplication des points de vue. A la polyphonie narrative s'ajoute la dislocation chronologique. Un même événement nous est le plus souvent présenté non seulement à travers des regards différents mais aussi des époques différentes. La chronologie narrative oscille en permanence entre anticipation et rétrospection, télescope les strates temporelles, modèle ainsi l'événement, enrichit l'information, autorise les recoupements sémantiques. Le sens se dessine peu à peu, par éclairages successifs, sans

jamais se dévoiler entièrement, à l'image de ce brouillard qui est omniprésent et voile la vision.

Non seulement les faits bruts sont passés en permanence au crible de l'évaluation modale, mais celle-ci fait l'objet d'un jugement, soumis à son tour à une nouvelle appréciation, et ainsi de suite, créant une mise en abîme qui, paradoxalement, finit par obscurcir le sens qu'elle est censée éclairer. Le roman peut se lire comme une vaste modalisation d'une réalité qui se construit et se dissout à la fois, vouant ainsi à l'échec toute quête de vérité absolue.

1.1.2. Attentes et contre-attentes

Dans un récit, fondé sur la chronologie, la façon la plus simple de narrer la successivité événementielle est de calquer l'ordre de présentation linéaire sur l'ordre expérientiel. Cette dynamique événementielle est le plus spontanément assurée en anglais et en français, par le prétérit défini (prétérit simple / passé simple), temps de la narration par excellence.

Il est relativement facile de justifier le lien entre consécutivité et prétérit défini, c'est-à-dire entre expérience et représentation langagière. Dans la réalité phénoménale, la consécutivité implique qu'un événement soit terminé avant que ne commence le suivant. En représentation, elle suppose que l'on parcourt l'événement 1 de C (Commencement) à F (Fin) (vision perfective), que l'on quitte l'immanence de cet événement pour entrer dans celle du suivant par un mouvement transcendant et ainsi de suite² :

Figure 1 : lien entre consécutivité événementielle et représentation du prétérit simple

² Sur les notions de *perfectivité*, d'*immanence* et de *transcendance*, voir entre autres Guillaume 1991, Garnier 1985, Boone et Joly 1996.

L'extrait de *Lord Jim* s'inscrit totalement en faux par rapport à cette norme. Certes, nombreux sont les auteurs qui jouent sur l'anticipation et la rétrospection pour représenter la chronologie d'expérience, mais le procédé est ici poussé à l'extrême et sollicite de la part du lecteur une veille de tous les instants. L'auteur se plaint de toute évidence à multiplier les bifurcations temporelles, à déjouer les attentes du processus linéaire de la lecture, à pratiquer à outrance la discordance événementielle, à contrarier le travail de reconstruction des valeurs référentielles. Pourtant, le lecteur doit pouvoir parvenir *in fine* à une représentation mentale stable, fondée sur une logique de succession. Mais il est constamment malmené par l'auteur et se voit contraint à remettre en cause les repères initialement trouvés, à partir en quête de nouveaux indices, à débusquer les glissements sémantiques qui menacent de changer l'interprétation globale du passage, à reconstruire sans relâche le sens sous peine d'égarement. Il se crée donc un fossé plus ou moins important entre les aspirations légitimes du lecteur et les moyens que l'auteur lui fournit pour répondre à ses attentes représentationnelles. L'exercice est certes stimulant mais il peut également s'avérer éprouvant, s'il s'inscrit dans la durée et il risque alors de générer à son tour des effets inattendus et indésirables : lassitude intellectuelle, déperdition voire opacification de l'information et surtout, interruption du processus d'immersion fictionnelle³.

1.1.3. Trois strates temporelles

Les formes temporelles utilisées dans ce passage s'articulent fondamentalement sur trois époques différentes, celle où les hommes prennent la fuite dans le canot de sauvetage, celle où Jim apprend le dénouement heureux que, contrairement à toute attente, connaît le *Patna*, celle enfin où le héros relate les événements à Marlow, le conteur (qui rapporte à son tour ce récit à son cercle d'auditeurs)⁴. Dans ce court extrait, ces différentes strates temporelles se

³ Voir l'excellente analyse proposée sur le sujet par le philosophe et auteur J.-M. Schaeffer dans son ouvrage *Pourquoi la fiction ?*

⁴ A l'intérieur même du récit de Jim se trouve enchâssé le discours du « petit métis ». Il est parfois difficile de se repérer dans les mises en abîme successives que pratique l'auteur. Le procédé reste ici relativement contenu.

télescopent et la deuxième strate, notamment, permet de jeter un éclairage rétrospectif et nouveau sur la première.

1.2. Quatre visées d'effet différentes sur un seul et même événement : hear

Le propos, parsemé d'interrogations, haché par l'émotion⁵, tourne autour d'un événement central, répétitif et lancinant : *entendre*. Les relations qui s'établissent entre les diverses formes aspectuo-temporelles et modales de ce verbe sont relativement complexes.

1.2.2. heard vs had heard

L'aspect transcendant (*had heard*) implique une visée rétrospective, un retour en arrière sur l'événement. L'emploi du pluperfect est ici lié au style indirect (*did I tell you that...*), mais *had heard* renvoie aussi à un événement antérieur à celui désigné par *heard* dans la première phrase de ce passage. Le rapprochement entre ces deux premières occurrences montre, à l'évidence, que l'auteur joue sur la métasémie du lexème et entretient délibérément l'ambiguïté. Le premier *heard* est employé intransitivement mais le lecteur peut considérer qu'il y a ellipse du COD, le texte pouvant se réduire par ailleurs à quelques notations paratactiques. Il s'interrogera alors sur la nature de l'objet entendu : *heard ...what ?* et s'attendra en toute logique à ce que *heard*, verbe de perception, s'applique à une notation sonore. Ce COD ne tarde pas à apparaître, dans la troisième phrase, sous la forme de *shouts*. Mais, il ne s'agit que d'un leurre car, dans cette même phrase, *I was relieved* permet d'inférer que *heard* ne concerne pas les cris. Les cris auraient en effet signifié que le navire était en train de couler. *Heard* ne peut donc renvoyer qu'à la deuxième strate temporelle évoquée ci-dessus (§ 1.1.3.), celle où Jim apprend avec soulagement (*I was relieved*) que le bateau n'a pas sombré corps et biens. On voit bien, à travers ce seul exemple, comment le sens se construit, puis se déconstruit pour mieux se reconstruire. Les hypothèses de lecture se

⁵ Le brouillage des repères temporels et le style paratactique et décousu trahissent l'agitation fébrile du héros confronté à son passé. La syntaxe elle aussi s'effiloche, et les propositions finissent par se réduire, dans le discours rapporté, enchâssé dans le récit, à des bribes d'énoncés constitués pour la plupart, de syntagmes nominaux.

trouvent en permanence remises en cause par l'émergence de nouveaux indices, souvent ténus et inattendus, qui menacent d'échapper à la vigilance d'un lecteur qui ne serait plus sur le qui-vive. Les deux traductions offrent un début d'explicitation par l'hyponymisation du lexème (*entendre* → *apprendre*) et l'adjonction explicite d'un COD, même si celui-ci demeure vague (*l'* et *la chose*).

I did (dans *Well, I did*) renvoie au procès précédent (*had heard*), mais il peut s'interpréter soit comme la forme de substitution de *I heard* soit comme la troncature de *I did hear*, exprimant alors, dans ce dernier cas, une modalité assertorique (valeur d'hyperthèse). Quoi qu'il en soit, par l'emploi de la forme simple (*I did* = *I heard*), le sujet énonciateur quitte la transcendance de l'événement (*had heard*) pour passer dans son immanence. *Heard* (représenté par *did*) renvoie dans ce cas, à la différence de la première occurrence et ce, malgré l'identité formelle, à la première strate temporelle, correspondant au temps de la fuite. *Did not* (dans *The others did not*) réfère à cette même époque.

1.2.3. was hearing

Le narrateur fait ensuite un léger saut en avant dans la chronologie (*I asked them afterwards*) et la forme en *be+ing* qui apparaît dans la foulée transforme le procès statique (*heard*) en un processus imperfectif (*was hearing*), dont l'instant de saisie sécante correspond au point de repère chronologique exprimé par *even then*. Cet instant se situe dans une zone temporelle intermédiaire, comprise entre la strate 1 et la strate 2. La forme imperfective apparaît ici comme un moyen habile de faire basculer l'événement <hear> dans un monde de plus en plus virtuel et utopique, puisque l'objet de la perception n'existe plus dans la réalité objective même s'il perdure (cf. *be+ing*) dans l'esprit de celui qui croit toujours le percevoir. Ce monde vire à l'obsessionnel (*day after day*) et finit par atteindre les limites du supportable (*I wonder how long I could have stood it. It was getting worse, too... I mean louder*). Le

phénomène (*was hearing*) se poursuivra jusqu'à ce que la raison l'emporte (*So there had been no shouting. Imagination. I had to believe him*).

1.2.4. could hear

C'est alors qu'apparaît la forme modalisée en *could*. Il est remarquable qu'elle soit d'emblée formulée sous l'angle positif (*I could hear nothing more* vs *I couldn't hear anything more*) : c'est la capacité à ne plus entendre plutôt que l'incapacité à entendre qui est mise en évidence. L'idée sous-jacente pourrait être glosée ainsi : *il avait beau prêter l'oreille, il n'entendait plus rien*. *I could hear* marque une différence notable d'attitude par rapport à *I heard*. Les occurrences non modalisées laissent parler le fait brut et répondent sans doute au désir légitime de convaincre. En termes culioliens, on dira que l'énonciateur se contente de « valider la relation prédicative ». Le passage de *heard* à *could hear*, c'est-à-dire du simple constat à la participation dynamique du sujet à l'acte de perception est en réalité balisé par *I only listened*, qui joue le rôle de relais sémantique. *Listen* apparaît lorsque le personnage se met à douter de ses sens. Il marque d'ores et déjà le passage d'une attitude passive, simplement réceptrice, à une attitude active, délibérément attentive. C'est en ce sens qu'il assure la transition entre *heard* et *could hear*.

1.3. Approche contrastive

Il n'est pas inintéressant de se pencher sur la façon dont les traducteurs ont rendu compte de la chronologie temporelle de l'extrait. Le tableau comparatif suivant facilitera l'examen des formes verbales étudiées :

Tableau 1 : approche comparative des formes verbales de l'anglais et du français

(1) a	(1) b	(1) c
Do you know what was my first reaction when I <i>heard</i> ?	Savez-vous quelle a été ma première réaction quand je <i>l'ai appris</i> ?	Savez-vous quel fut mon premier sentiment en <i>apprenant la chose</i> ?
did I tell you I <i>had heard</i> shouts?	vous ai-je dit que j' <i>entendais</i> des cris ?	Vous ai-je dit que j' <i>ai entendu</i> des cris ?
Well, I <i>did</i> .	Eh bien, j' <i>entendais des cris</i> .	eh bien, je les <i>ai entendus</i> ...
No? The others <i>did not</i> .	... Les autres <i>n'entendaient</i>	les autres <i>n'ont rien</i>

	<i>rien.</i>	<i>entendu ;</i>
And I <i>was hearing</i> them even then!	Alors que moi, je <i>continuais</i> à les <i>entendre</i> !	Et pourtant, je les <i>entendais</i> encore, moi !
I <i>could hear</i> nothing more.	Je n' <i>entendais</i> plus rien.	Je n' <i>entendais</i> plus rien.

La complexité des relations entre les événements référés par <hear> a généré une certaine latitude dans le choix des formes verbales du français. L'imparfait en (b) fait la *synapse* entre *heard* (sous sa forme *did*), *had heard*, *was hearing* et *could hear*. Le passé composé en (c) traduit aussi bien *heard* (sous sa forme *did*) que *had heard*, *was hearing* et *could hear* étant, quant à eux, versés au français par l'imparfait. L'écart le plus important réside dans la traduction de *had heard* qui ne donne lieu au plus-que-parfait ni en (b) ni en (c). La « règle » de la concordance des temps qui prévaut, lorsque le verbe introducteur est au passé, est l'emploi de l'imparfait pour transposer le présent et marquer la simultanéité et du plus-que-parfait pour transposer le passé composé et marquer l'antériorité : *Jim a dit à Marlow : « J'entends des cris » / « J'ai entendu des cris » → Jim a dit à Marlow qu'il entendait des cris / qu'il avait entendu des cris.*

L'emploi du passé composé trahit donc l'ingérence du style direct dans le discours rapporté⁶. Cet écart entre la langue de départ et la langue d'arrivée peut se justifier par le caractère oral et émotionnel du discours. Le passé composé implique, selon Benveniste, un résultat toujours présent à la conscience vive du locuteur (vision de l'événement dans sa relation au présent de l'énonciateur) :

(II) établit un lien vivant entre l'événement passé et le présent où son évocation trouve place. C'est le temps de celui qui relate en témoin, en participant ; c'est donc aussi le temps que choisira quiconque veut faire retentir jusqu'à nous l'événement rapporté et le rattacher à notre présent (1966 : 244).

⁶ Le texte-source opère également des chassés-croisés entre style direct et indirect, par exemple *Do you know what was my first reaction when I heard?* utilisé en lieu et place de *Do you know what my first reaction was when I heard?* Dans ce subtil panachage de formes directes et indirectes, on peut alors considérer que ce qui passe a priori pour une liberté du traducteur aide en réalité à rétablir un certain équilibre entre les deux textes.

Quant à l'imparfait, tout se passe comme si le locuteur se transportait à un moment du passé et observait de l'intérieur. Il a donc souvent pour effet d'abolir la distance qui le sépare du présent. Autrement dit, il présentifie le passé, ressuscite l'événement :

[L'imparfait] permet au locuteur de conférer à la représentation le minimum d'extension requis pour que ce locuteur vienne en **observateur** prendre pied **au cœur de l'événement** en train de s'effectuer (Chevalier et Delport 1995: 128-129 ; c'est moi qui souligne).

Les distorsions aspectuo-temporelles entre texte-source et texte-cible suggèrent que les traducteurs se sont davantage laissé guider par la dimension émotionnelle de la situation évoquée que par le strict respect des formes grammaticales utilisées dans le texte de départ. Ce type d'écart est relativement fréquent et s'explique aisément. Le processus de traduction se scinde en effet en une phase de *déverbalisation* (les mots s'effacent pour laisser place à la conceptualisation expérientielle) suivie d'une phase de *reverbalisation* (la représentation phénoménale est convertie en mots) : « le traducteur "oublie" TD [Texte de Départ] au profit de la représentation phénoménologique que TD fait naître et de cette représentation se forge une conceptualisation, autorisée par LA [Langue d'Arrivée] » (op. cit. : 14). Ce principe de traduction interlinguistique se vérifie également sur le plan de la traduction intralinguistique, notamment dans le cadre du discours rapporté : l'énonciateur reformule en ses propres termes la représentation d'expérience suscitée par le discours d'une tierce personne. Comme pour toute traduction, la restitution langagière se révèle plus ou moins fidèle au discours initial. Cette question sera abordée dans la section suivante.

2. Brouillage des repères énonciatifs en situation dialogique : ambiguïté et polyphonie⁷

J. Conrad n'est pas le seul à pratiquer l'art de la dislocation en tous genres, mais il fait peut-être partie de ceux qui en ont exploré les limites extrêmes. D'autres auteurs se plaisent également à brouiller les pistes, sans chercher pour autant à égarer leur lecteur. Un cas somme toute plutôt banal est celui du brouillage des repères énonciatifs, notamment dans les relations intersubjectives.

Si la première partie de cette étude s'intéresse à la manière dont la *polyphonie narrative* participe de la construction du sens, la deuxième partie vise à montrer comment la déconstruction du sens permet de mettre à jour la *polyphonie énonciative*. Les exemples proposés ci-dessous impliquent comme précédemment la présence d'un destinataire et d'un destinataire mais ils ne concernent plus ici le rapport entre les instances narratives et le lecteur mais entre les énonciateurs rapportés, les personnages en situation de dialogue et le lecteur. Ils visent à montrer comment un examen attentif du texte permet de déjouer l'interprétation première et parfois hâtive du message et révéler le sens plus profond, insoupçonné, voire inattendu qui se dissimule sous cette construction référentielle superficielle immédiate et spontanée. Les deux passages proposés ci-dessous font intervenir des auxiliaires de modalité dans des discours rapportés. Il s'agit là d'un domaine propice aux cas d'ambiguïté ou de polyphonie énonciatives. La modalité radicale plus particulièrement et l'identification de la source déontique⁸ constituent en effet un terrain privilégié pour cet exercice de style.

⁷ L'analyse proposée dans cette partie peut être rapprochée des travaux relativement récents sur *l'évidentialité* et ses rapports avec la modalité du français. De manière très schématique, l'évidentialité concerne l'indication par le locuteur de la *source* de l'information véhiculée par son énoncé. Je ne peux, sans risque de digressions excessives, discuter des partis pris théoriques qui se manifestent dans la littérature spécialisée. Pour des références, voir entre autres Barbet (2012), Dendale & Tasmowski (2001), Guentchéva (1994), Kronning (2007, 2012), Plungian (2010) et Vettters (2012).

⁸ La modalité radicale regroupe la modalité déontique ou intersubjective qui désigne toute forme de pression exercée par le hors-sujet (souvent l'énonciateur) sur le sujet et la modalité dynamique, terme emprunté à Palmer, pour désigner une aptitude inhérente au sujet.

Examinons l'extrait suivant :

(2) The doctor thinks *I'm going to go on getting weaker and weaker until one day, I'll die ...*

(Windham, *The Seeds of Time* 1956).

De toute évidence, *be going to* n'exprime pas l'intention du sujet de l'énoncé, qui ne manifeste aucun désir suicidaire. *Be going to* apparaît dans une proposition subordonnée nominale au style indirect et Janet (référée dans l'extrait sous le pronom *I*) se contente ici de rapporter les paroles de son médecin. C'est du moins là, la lecture la plus attendue, celle qui s'impose au lecteur.

Plusieurs éléments concourent dans cet exemple à suggérer la notion de passage ou de mouvement vers une destinée inéluctable. Outre le mouvement de dévirtualisation signalé par *to*, le sémantisme de *go* (déplacement) se conjugue à celui de *go on* (continuer), de *get* (passage d'un état à un autre) et du double comparatif (*weaker and weaker*). Quant au sujet de l'énoncé, il est sur la voie d'un processus déjà engagé et se trouve donc en quelque sorte « prisonnier » de l'intériorité événementielle marquée par le choix de la forme imperfective. Le mouvement d'afférence (rapprochement du point visé) impliqué par *to* revêt ici une force particulière, celle de l'inéluctabilité. Le point d'aboutissement vers lequel se dirige inexorablement le personnage est d'ailleurs on ne peut plus clairement explicité par *until one day, I'll die*.

On se demandera alors, au vu de cette analyse, si Janet se contente de rapporter les paroles de son médecin. Il paraît difficile, pour des raisons d'ordre pragmatique, d'attribuer *until one day, I'll die* à l'énonciateur rapporté. Le retour à l'énoncé origine, tel qu'on peut l'inférer à partir du discours de Janet, corrobore cette intuition : *you're going to go on getting weaker and weaker until one day, you'll die ...* Ce ne sont pas là les mots que prononcerait un médecin s'adressant à son patient, plus particulièrement celles contenues dans la deuxième

partie de l'énoncé. Il semble donc que *until one day, I'll die* implique une bifurcation énonciative, ces paroles étant clairement attribuables à Janet.

Cette bifurcation entre les deux parties de l'énoncé est également soulignée par l'emploi atypique de *will* après une conjonction de subordination de temps. Cette utilisation constitue en effet, du moins là encore *a priori*, une entorse à la norme grammaticale attendue. En réalité, l'adverbial temporel, intercalé entre *until* et *I'll die*, ainsi que la virgule coupent l'ascendant direct de la conjonction sur le procès. On notera cependant que la forme verbale correspondante du français n'échappe pas, contrairement à l'anglais, à l'influence de la conjonction et la subordonnée se traduirait par un subjonctif présent, quel que soit le point d'insertion de la précision temporelle : *jusqu'à ce que je meure / jusqu'à ce qu'un jour, je meure / jusqu'à ce que je meure un jour*. La présence de *will* s'explique enfin par la relation implicative de cause à effet qui s'établit de part et d'autre de la conjonction : *If I go on getting weaker and weaker, I'll die. Until* pourrait ici commuter avec une forme du type *and as a consequence* ou *and then*.

On peut également considérer que, dès le début de son discours, Janet interprète la pensée de son médecin, voire livre sa conviction personnelle, donnant ainsi libre cours à ses propres angoisses. *I'm going to go on getting weaker and weaker* traduirait alors davantage le sentiment de Janet que celui de son médecin. Comme le souligne Rosier, « *rapporter* signifie [...] à la fois citer, c'est-à-dire reproduire intégralement un segment dit ou écrit, mais aussi résumer, reformuler, voire évoquer ou interpréter un discours » (2008 : 3). L'auteur rappelle également le rôle que joue la déperdition mémorielle dans la reconstitution d'un discours rapporté : « En règle générale, on se souvient davantage de ce qu'on a dit que de la forme sous laquelle on l'a dit, [...] et le DR [discours rapporté] devient le reflet moins de ce qui s'est dit que de ce qui s'est passé » (op.cit: 22). Elle ajoute quelques pages plus loin : « la fidélité

n'implique pas la littéralité : on peut rapporter fidèlement le contenu d'une conversation sans pour autant la répéter mot à mot » (p. 26).

L'exemple (1), précédemment analysé, illustre un cas particulièrement éloquent de discours reformulé. Dans ce passage, Jim ne sélectionne que quelques fragments de discours, qu'il reproduit essentiellement sous une forme nominale, en laissant dans l'implicite les parties manquantes, matérialisées typographiquement dans le texte par des points de suspension : "The *Patna*... French gunboat... towed successfully to Aden... Investigation... Marine Office... Sailor's Home... arrangement made for your board and lodging!" A charge pour le destinataire, qu'il s'agisse de Marlowe ou du lecteur, de se livrer alors à un travail de reconstruction du sens.

L'extrait (3), ci-dessous, fait lui aussi intervenir les auxiliaires de modalité en contexte rapporté mais il fournit un exemple de polyphonie plus complexe que le précédent. C'est souvent le cas, lorsque l'auxiliaire fait intervenir la modalité déontique. Les deux segments soulignés serviront de base à la démonstration.

(3) [Hester is a robot] "You are so strong and untiring, Hester. If you knew how I envy you... You'd rather be you than me?" asked Janet.

"Certainly", Hester told her. "We are stronger. We don't have to have frequent sleep. We don't have to carry an unreliable chemical factory inside us. We don't have to grow old and deteriorate. Human beings are fragile. If anything grows wrong with us, or is broken, it doesn't hurt and is easily replaced. And you have all kinds of words like pain, and suffering, and unhappiness that we have to be taught to understand, and they don't seem to be useful things to have. I feel very sorry that you must have these things and be so uncertain and so fragile. It disturbs my compassion circuit."

"Uncertain and fragile", Janet repeated, "Yes, that's how I feel. The doctor wasn't encouraging this morning, Hester. You heard what he said? I must rest more... He had a funny sort of look after he'd examined me... (John Windham, *The seeds of time*).

1) I feel very sorry that you must have these things and be so uncertain and so fragile⁹

- Identification de la source déontique

Le passage de *we don't have to have* à *you must have* traduit le passage de l'objectivité à la subjectivité, du constat au jugement. La transition est habilement annoncée par la phrase intermédiaire "*And you have all kinds of words like pain... and they don't seem to be useful things to have*" : l'assurance d'Hester, lorsqu'elle parle d'elle-même, laisse place à l'approximation, voire au doute, lorsqu'elle parle de Janet et de la condition humaine que celle-ci incarne (*words like..., they don't seem...*). Dans *I feel sorry that you must have these things*, l'intervention énonciative signalée par *must*, est elle-même passée au crible d'une première appréciation modale (*I feel sorry*)¹⁰. La phrase contient en effet deux jugements, extra-prédicatif et intra-prédicatif, le deuxième étant enchâssé dans le premier. Si l'on considère, en première analyse, que *must* exprime une modalité radicale, ce qui, bien sûr, reste à démontrer, on obtient la configuration suivante :

Figure 2 : jugement intra-prédicatif enchâssé dans un jugement extra-prédicatif

⁹ Pour éviter toute ambiguïté avec les marques formelles classiques du discours rapporté (guillemets, italiques, etc.), les formes soumises à l'analyse ont été soulignées.

¹⁰ Le classement de Culioli comporte 4 types de modalité :

- modalité de rang 1 ou modalité assertive;
- modalité de rang 2 ou modalité épistémique;
- modalité de rang 3 ou modalité appréciative;
- modalité de rang 4 ou modalité radicale.

La valeur radicale du modal demande en effet à être explicitée. Une situation interlocutive constitue une condition privilégiée pour l'interprétation déontique de *must*. C'est, en contexte dialogal, la valeur la plus spontanément attribuée à *must*. Or, à l'évidence, Hester n'exerce ici aucune pression sur Janet. Un tel effet est contrarié d'emblée par la modalité appréciative de la proposition imbricante. *Must* ne présente donc pas de valeur ouvertement radicale, contrairement à l'occurrence qui suit (*I must rest more*) qui marque clairement l'auto-contrainte. Comment justifier son emploi ?

Si Hester s'apitoie sur le sort de Janet, il est également évident que Janet s'apitoie sur son propre sort. Il suffit de reprendre le début de l'extrait: "*You are so strong and untiring, Hester. If you knew how I envy you... You'd rather be you than me?*" asked Janet et l'on notera au passage que la dernière question apparaît d'ores et déjà comme une invitation à se mettre à la place de l'autre. Quelle autre solution reste-t-il alors à Janet, si ce n'est la résignation ou, dans le meilleur des cas, l'acceptation pleinement assumée et volontaire de sa condition humaine ?

Dans un élan d'empathie (cf. *I feel sorry*), Hester se met à la place de Janet, épouse son point de vue, ressent son désarroi et se fait l'écho de ce que celle-ci pense tout bas ou exprime à mots couverts. Elle formalise et explicite à haute voix le point de vue de Janet, qui elle-même reprend à son compte une nécessité imposée par l'ordre des choses. *Must* manifeste donc bien ici une valeur radicale, mais il semble que la véritable source déontique soit Janet et non Hester. On distinguera, en fin de compte, trois étapes : 1) la contrainte extérieure liée à la condition humaine 2) la contrainte transformée en contrainte intériorisée, contrainte assumée ou auto-contrainte, à laquelle Janet se soumet, bon gré mal gré, fait sienne par la force des choses 3) l'auto-contrainte explicitée par Hester, porte-parole compatissant de Janet. La difficulté résidait donc ici dans la série de débrayages diégétiques imposés par *must*. La

source déontique peut également être dégagée dans le cadre d'une analyse du discours rapporté.

- Le discours rapporté : hétérogénéité constitutive et hétérogénéité montrée

Dans l'approche culiolienne, *have* est considéré comme un *opérateur de prédication*, symbolisés par $\underline{\epsilon}$ (epsilon). Un opérateur de prédication met en relation un sujet et un prédicat :

Figure 3 : $\underline{\epsilon}$ (epsilon) : opérateur de prédication

Have est également analysé comme un *opérateur de repérage*, exprimant une valeur de *localisation*. Ainsi, dans la tirade d'Hester, scandée par l'anaphore *we don't have to*, le segment *to have frequent sleep* est localisé par rapport au sujet *we* par l'intermédiaire de *have*, en l'occurrence négative. On obtient une structuration de ce type :

Figure 4 : *have* opérateur de repérage

Toujours selon cette approche théorique, *to* est présenté comme un *opérateur de prédication*. Le prédicat P, mis en évidence dans la figure 4, serait lui-même issu d'une relation prédictive à part entière, décomposable en *<we / have frequent sleep>*, via l'opérateur de prédication *to*. Nous aurions donc affaire à une relation prédictive imbriquée à l'intérieur d'une relation prédictive imbricante. La relation prédictive ainsi enchâssée serait repérée par rapport à *we* grâce à l'opérateur de localisation *have*.

Cette relation prédictive enchâssée renvoie ici à un discours qu'Authier-Revuz (1982, 1992) nomme « hétérogénéité constitutive ». Ce concept, inspiré par les travaux de Bahktine sur le dialogisme, désigne une conception interactive du discours : l'énoncé fait entendre

d'autres voix que celle de l'énonciateur, des mots qui sont les mots des autres, un discours où « tout est citationnel » (Barthes). Dans notre extrait, le principe d'hétérogénéité constitutive du sujet et de son discours est fortement marqué. Hester se sent en effet totalement étrangère à la condition humaine. La notion d'altérité pourrait être mise en évidence en recourant systématiquement à la valeur de localisation attribuée à *have*. Elle se manifeste en termes d'opposition entre *we* et *you*, renvoyant respectivement aux robots et aux humains. Il serait par exemple possible d'établir deux listes de propriétés, l'une localisée par rapport à *we*, l'autre par rapport à *you* (*we don't have* vs *you have*) et mettre en avant ce qui distingue les deux groupes ainsi comparés.

I feel very sorry that you must have these things conclut et récapitule la liste des maux égrenés par Hester. Il marque le passage de l'universel (*we* / *you*: emploi générique) au particulier (*I* / *you* : emploi spécifique). Les faiblesses de la condition humaine subsumées ici par le SN *these things* sont toujours localisées par l'intermédiaire de *have*, mais elles le sont plus par rapport à une catégorie d'individus dont Janet serait l'incarnation mais par rapport à Janet elle-même en tant qu'individu particulier. Ce mouvement qui fait passer du général au particulier s'accompagne d'un mouvement faisant passer du constat objectif au jugement subjectif (v. supra la substitution de *have to* par *must*).

I feel sorry (that) correspond à ce que Rosier classerait comme verbe d'attitude propositionnelle (2008 : 56). Outre sa valeur modalisante, il joue le rôle d'un véritable verbe introducteur, glosable par un *verbum dicendi* tel que *I am sorry to say (that)*. On se demandera toutefois si nous avons véritablement affaire à du discours rapporté, autrement dit on s'interrogera sur le sens même des mots *discours* et *rapporté*. *Discours* connaît une extension¹¹ très large : il renvoie aussi bien au *dit* (l'énoncé produit) qu'au *dire* (la production

¹¹ Dans la littérature guillaumienne, l'*extension* est définie par rapport à l'*intension* ou inversement : « L'*extension* désigne l'ensemble des objets du monde auxquels un mot est applicable et l'*intension* la somme des sèmes constituant le signifié de ce mot » (Wilmet 1998 : 53). Cette définition se fonde sur celle de

de l'énoncé) et « recouvre des *paroles* et des *écrits*, voire des *pensées*, des *croyances* et des *opinions* » (Rosier 2008 : 5). Le jugement que nous livre Hester s'inscrit donc dans cette définition. Le terme *rapporté* implique quant à lui la notion d'antériorité ou tout du moins de décalage temporel : « Nous posons que tout DR [discours rapporté] suppose un avant (un discours à citer), réel ou fictif, et un après (le discours cité), [...] » (op. cit : 45). Est-ce vraiment le cas dans l'extrait (3) ? Si l'on considère qu'Hester échafaude le contenu propositionnel de sa pensée dans l'élaboration même de son discours, il n'y a aucune antériorité entre les deux événements. Il n'est alors guère possible de parler de *discours rapporté* au sens strict du terme. *I feel sorry that* ne sert plus qu'à modaliser la suite de l'énoncé placé sous sa coupe. Si on estime au contraire qu'Hester cite un discours antérieur, celui-ci fût-il réduit à une pensée, il y a bel et bien dans ce cas un discours rapporté. C'est cette deuxième lecture qui semble prévaloir. Le personnage fait clairement comprendre à son interlocutrice que son jugement s'appuie sur des connaissances que d'autres lui ont transmises : *And you have all kinds of words like pain, and suffering, and unhappiness that we have to be taught to understand*. L'ensemble des propriétés localisées par *have* sont donc répertoriées dans le cadre d'un discours rapporté. De plus, le démonstratif *these* exerce un renvoi anaphorique cotextuel à des paroles prononcées antérieurement. Qu'elle soit de nature dialogique ou dialogale, exophorique ou endophorique, la notion d'antériorité est donc bien présente et l'interprétation selon laquelle les propos d'Hester relèvent du discours rapporté se trouve ainsi renforcée.

Le discours cité produit une dislocation spatio-temporelle dans la mesure où il introduit un nouvel espace énonciatif dans celui du discours citant. Cet effet de rupture est davantage perceptible lorsque les sujets énonciateurs citant et cité sont différents que lorsqu'ils sont coréférentiels. Par exemple, dans *John feels very sorry that you must have these things*, le

Guillaume, qui à la fin des années 40 opérait déjà une distinction entre l'*extension matérielle* et l'*extension formelle*, qu'il appelait également *extensité* ou *extensité discursive* (1988 : 254).

discours rapporté s'imisce tel un corps étranger dans le discours rapportant. Dans la théorie psychomécanique (v. supra note 1), la troisième personne (*John*) occupe la sphère du Hors-Moi, qui « se détermine par rapport à celle du MOI. Elle en est l'au-delà – la *transcendance* » (Joly et O'Kelly 1990 : 23). Lorsque les sujets sont coréférentiels, la rupture paraît moins sensible. En effet, la dislocation spatiale au sein même de sphère du MOI est plus délicate à appréhender. Les deux cas de figure envisagés ici (sujets énonciateurs différents / sujets énonciateurs identiques) demeurent toutefois apparentés, dans la mesure où l'énonciateur *JE* (énonciateur primaire ou énonciateur rapporteur) met en scène sa propre personne. L'énonciateur *je* (énonciateur secondaire ou énonciateur rapporté) est alors traité comme un délocuté (personne de troisième rang reléguée dans la sphère du HORS-MOI). Selon Guillaume, en effet, la troisième personne est sous-jacente aux personnes de l'interlocution :

La personne locutive n'est pas seulement la personne qui parle ; elle est, de plus, celle qui parlant, parle d'elle. De même, la personne allocutive parle d'elle. Seule la troisième personne est vraiment une, n'étant que la personne de qui l'on parle (*Leçons de linguistique*, vol. 10, p. 114).

Autrement dit, derrière les personnes de l'interlocution (je et tu) se cache toujours la présence plus ou moins apparente d'un délocuté (il)¹². Ce principe se retrouve également convoqué par Rosier sans que soient toutefois mentionnées les sources théoriques de l'analyse :

Les personnes 1 et 2 (*je* et *tu*) sont à fois interlocutives et délocutives : elles peuvent aussi apparaître dans les formes de DI [discours indirect] ou de DIL [discours indirect libre], où, à la fois elles parlent et sont parlées » (2008 : 75).

¹² La présence latente d'un délocuté dans les personnes de l'interlocution semble corroborée, en français, par certaines utilisations de l'imparfait qui « franchissent le pas » par un recours **explicite** à la troisième personne, pour s'adresser à l'allocutaire, telles que l'imparfait forain ou encore hypocoristique. Par exemple, dans *Qu'est-ce qu'il lui fallait à la petite dame aujourd'hui ?* ou *Qu'il était gentil le petit chien chien à sa mère!*, le délocuté fait ici surface, le co-énonciateur est explicitement désigné par une personne de troisième rang.

2) I must rest more

- L'auto-contrainte

Must exprime une valeur d'obligation et s'interprète donc dans son sens radical. A la première personne, l'obligation prend la valeur d'une « auto-contrainte ». L'auto-contrainte ne constitue pas un emploi particulier de *must*. Même lorsque le sujet énonciateur se confond avec le sujet grammatical de l'énoncé, ce qui est le cas ici, la théorie guillaumienne sur la personne locutive (v. supra) permet d'établir une distinction pertinente entre les deux. En disant *I must rest more*, le JE énonciateur impose une contrainte au *je* de l'énoncé. L'auto-contrainte s'inscrit donc dans le cadre plus général de la valeur attribuée à *must*, à savoir la pression exercée par le Hors-sujet (HS) sur le sujet de l'énoncé.

Sur le plan strictement référentiel, à la première personne, le HS se confond donc généralement avec le sujet de l'énonciation (S1) et le sujet de l'énoncé (S2). Mais il est des cas où la pression déontique exercée par S1 sur S2 est plus ou moins assumée. Ici, le contexte montre clairement que Janet rapporte les paroles de son médecin. Ce dernier apparaît donc comme la véritable source déontique, même si, bon gré mal gré, Janet reprend à son compte cette contrainte externe¹³.

Sur le plan temporel, on notera que l'obligation prend effet au moment même où elle est énoncée par le médecin, c'est-à-dire dans le passé et qu'elle est toujours valable quand Janet la reprend à son compte, c'est-à-dire qu'elle vaut dans son présent de parole, sans se limiter pour autant à l'extension temporelle étroite de l'énonciation. Autrement dit, l'obligation successivement formulée par le médecin puis reprise par la patiente vaut dans le présent / futur (= le transpassé) de l'un comme de l'autre.

¹³ Il existe des emplois où HS et S apparaissent clairement distincts l'un de l'autre. Ainsi, *I may go out*, pris dans son sens radical, s'interprétera plus spontanément comme une permission provenant d'une tierce personne que comme une « auto-permission ». De même, dans *You may go out*, la source de la permission sera, selon le cas, celui qui parle ou toute autre personne dont l'énonciateur se fait le porte-parole.

- Le discours rapporté

Il est toutefois délicat d'identifier avec précision la nature exacte de ce discours rapporté. Cette identification permet d'affiner l'attribution de la source déontique. A première vue, nous aurions affaire à du style *indirect* : *You heard what he said? I must rest more... = He said that I must rest more.*

Cependant, ces paroles rapportées apparaissent ici en phrase indépendante, ce qui coupe d'une certaine manière le verbe introducteur du verbe introduit. Par voie de conséquence, cela affaiblit le lien direct entre la pression exercée sur le sujet de l'énoncé (Janet) et l'origine / la source de cette pression (le médecin).

Il semble que ce discours appartienne au *style direct libre*, même si l'hésitation est ici permise avec le style indirect (Wilmet 1998 : 453) ou encore avec le « discours mixte [...] combinant des marques formelles du DD [discours direct] et du DI [discours indirect] » (Rosier 2008 :). Ce discours n'est en effet que partiellement « émancipé des marques syntaxiques et / ou graphiques standards » (idem) du discours direct ou indirect. L'énoncé *I must rest more* n'est encadré d'aucun des marqueurs syntaxiques et / ou typographiques qui caractérisent le style direct (au premier rang desquels figurent les guillemets). Il apparaît en phrase indépendante, incorpore une personne de l'interlocution (je) et un groupe verbal conjugué qui se traduirait spontanément en français par le présent¹⁴, autant de signes qui révèlent la marque du discours direct libre. Pourtant, force est de constater que l'énoncé est précédé d'un *verbum dicendi*, marque syntaxique qui semble alors contrarier une telle interprétation. Il est alors possible de rétorquer que ce verbe est intégré à une proposition interrogative qui autorise une réponse aussi bien directe (*I must rest more*) qu'indirecte (*He*

¹⁴ L'anglais brouille davantage les frontières entre les différents types de discours rapportés dans la mesure où *must* n'a pas de prétérit ou, pour le formuler de manière plus rigoureuse, dans la mesure où, au style indirect, le prétérit de *must* est *must*.

said that I must rest more). L'hétérogénéité montrée, mise en avant par Authier-Revuz, apparaît donc ici plus voilée que montrée¹⁵.

Quelle que soit la lecture privilégiée, la source déontique peut être attribuée, dans un premier temps, au médecin, dans un deuxième temps, à Janet, qui reprend l'obligation à son compte et se l'impose. Le style direct libre permet toutefois de mettre plus clairement en évidence cette chronologie à deux temps et de souligner davantage l'idée d'une contrainte pleinement assumée (rupture de l'ascendant du verbe introducteur sur le verbe introduit). L'émancipation syntaxique du discours libre semble donc aller de pair avec l'émancipation énonciative du locuteur.

Un détour par la traduction aide à mieux cerner la distinction entre ces deux interprétations et à privilégier celle du style direct libre :

Tu as entendu ce qu'il a dit? Je dois me reposer davantage

Que je devais me reposer davantage.

Voici, pour récapituler, les différents cas envisagés dans cette analyse :

Style direct : *il a dit* : « *vous devez vous reposer davantage* ».

Style indirect : *Il a dit que je devais me reposer davantage.*

Style indirect libre : *Ø je devais me reposer davantage.*

(Au style indirect libre, les pronoms sont ceux du style indirect et les verbes introducteurs sont supprimés).

Style direct libre : *Tu as entendu ce qu'il a dit? Je dois me reposer davantage.*

Ce récapitulatif rappellera peut-être les exercices structuraux que privilégiait dans les années 60 la méthodologie audio-orale et que les approches communicatives et actionnelles

¹⁵ Dans son analyse de l'hétérogénéité énonciative, Authier-Revuz mobilise en effet le concept d'« hétérogénéité montrée » (qu'il convient de distinguer de l'hétérogénéité consitutive ; v. supra). Ce type d'hétérogénéité ne se manifeste véritablement que dans le cas du discours direct autonome placé à l'écrit entre guillemets. Comme le résume clairement Rosier, « [L'autonymie] est une capacité propre au langage humain qu'un système sémiotique puisse parler de lui-même. Dans cette optique, le DD relève de l'autonymie puisque y est présent l'énoncé comme si on faisait seulement mention des mots de l'autre » (2001 : 196).

contemporaines n'ont jamais totalement délaissés. Rosier fait remarquer que « les travaux pionniers d'Ann Banfield et de Jacqueline Authier ont abondamment critiqué, à juste titre, la notion de transposition, qui faisait du passage d'un discours direct vers un discours indirect un chemin obligé » (2008 : 43-44). Ces transpositions mécaniques faisant passer du style direct ou style indirect mais aussi, dans une moindre mesure, du style indirect au style direct s'avèrent en effet considérablement réductrices. Par exemple *Il a dit que je devais me reposer davantage* peut être issu de *il a dit* : « *vous devez vous reposer davantage* », mais aussi de « *vous travaillez trop* » ou encore « *Je vais vous mettre en arrêt maladie* ». Encore une fois, le discours rapporté ne se limite à une retranscription littérale d'un discours antérieur. L'objectif visé ici était simplement de mettre en évidence les marques formelles et syntaxiques qui caractérisent les différents types de discours rapportés en respectant autant que faire se peut la littéralité du texte source.

Conclusion

L'effet de rupture ou de dislocation apparaît de manière plus ou moins marquée selon le cas. Il prend un relief particulier dans l'exercice de reconstruction de la chronologie événementielle, que l'auteur se plaît parfois à contrarier en multipliant les voix narratives, il transparaît de manière plus subtile dans l'exercice de déconstruction du sens et la mise en évidence de la polyphonie énonciative qu'autorisent notamment certains emplois modaux, notamment en discours rapporté.

Il eût été possible de multiplier à loisir les exemples d'illustration, mais l'analyse a fait ici le choix d'une approche qualitative au détriment d'une approche quantitative. Chacune comporte ses avantages et inconvénients respectifs. L'approche quantitative, qui incorpore un grand nombre d'exemples, permet de déceler des constantes, de généraliser et dans le meilleur des cas de produire des données chiffrées. L'approche qualitative, qui relève de la micro-

analyse, vise à débusquer les sens qui se dissimulent sous les formes lexicales et grammaticales, à démêler patiemment les paramètres énonciatifs finement enchevêtrés du discours rapporté. Elle montre également à quel point l'analyse linguistique peut être mise au service de l'intérêt littéraire du texte en éclairant certains aspects qui passeraient sinon inaperçus. Les deux approches ne sont pas mutuellement exclusives mais pour des raisons évidentes ne sont guère cumulables dans le cadre restreint d'un article.

Il est de surcroît peu probable que le lecteur de Conrad ou de tout autre auteur se livre à une analyse aussi détaillée que celle proposée pour chacun des trois extraits examinés. Consentir un tel effort mettrait en péril la notion même de lecture-plaisir (voir note 2). C'est pourtant cet effort qui contribue à la mise en évidence de la richesse du texte en tant qu'œuvre d'art.

Si cette étude a délibérément opté pour une approche qualitative, essayons malgré tout, en guise d'ultime conclusion, de parvenir à une généralisation. Ce qui par-dessus tout fédère les emplois analysés, c'est la diversité des moyens langagiers dont dispose un locuteur pour représenter une même réalité d'expérience. Dans l'approche psychomécanique, la représentation désigne fondamentalement le langage à son niveau puissanciel, mais il arrive qu'elle puisse renvoyer à une « notion pure » (Guillaume 1919 : 68-72), correspondant à ce que l'on pourrait alors appeler une *représentation d'expérience*. Il existe également une *représentation de discours* qui n'est ni plus ni moins qu'une adaptation de la représentation invariante en *langue* aux contraintes discursives. Au final, la représentation affecte les trois phases de la chronologie notionnelle¹⁶, qui fait passer de l'expérience au discours via la représentation de *langue*. *Langue* et *discours* ressortissent au langage qui procède de l'expérience. Seule l'expérience est hors langage.

¹⁶ La *chronologie notionnelle*, également appelée *chronologie abstraite*, *idéelle*, ou *de raison* est une chronologie « relative non pas à une succession d'événements qu'aurait à signifier momentanément le discours, mais à une successivité abstraite, *entre idées*, qui s'établit, à titre permanent, dans la langue même, avant que le discours intervienne » (Guillaume 1964 : 189). Cette définition, fondée sur une distinction entre langue et discours, est utilisée ici dans un sens plus large pour renvoyer à l'ordination logique qui fait passer successivement d'une notion à une autre.

L'erreur que commet souvent l'analyse est de confondre l'*expérience* (la réalité phénoménale) et la *représentation* (la langue) (Joly 1988). Cette distinction pourtant capitale permet de mieux comprendre en quoi les phénomènes d'ambiguïté, de polyphonie narrative, de discordance événementielle, d'effets de sens inattendus ressortissent à l'art et la manière de représenter la réalité d'expérience. Ainsi que le rappelle Wilmet, « la langue n'est pas le miroir du monde » (1998 : 394).

Références

Authier-Revuz, Jacqueline. 1984. *Hétérogénéité(s) énonciative(s)*. Dans *Langages* 73 : 98-111.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1984_num_19_73_1167

Authier-Revuz, Jacqueline. 1992. *Repères dans le champ du discours rapporté*. Dans *L'Information Grammaticale* 55 : 38-42.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/igram_0222-9838_1992_num_55_1_3186

Banfield, Ann. 1995. *Phrases sans parole : théorie du récit et du style indirect libre*. Traduction française de *Unspeakable sentences* (1982). Paris : Seuil.

Barbet, Cécile. 2012. Devoir et pouvoir, des marqueurs modaux ou évidentiels ? Dans *Langue française* 173 : *Modalité et évidentialité en français*, sous la direction de Cécile Barbet et Louis de Saussure, 3-11.

Benveniste, Emile. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Tome 1. Paris : Gallimard.

Boone, Annie et André Joly. 1996. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*. Paris : L'Harmattan.

Chevalier, Jean-Claude et Marie-France Delport. 1995. *L'horlogerie de Saint-Jérôme. Problèmes linguistiques de la traduction*. Paris : L'Harmattan.

Culioli, Antoine. 1999. *Pour une linguistique de l'énonciation*. Tome 3. Paris : Ophrys.

- Culioli, Antoine. 1999. *Pour une linguistique de l'énonciation*. Tome 3. Paris : Ophrys.
- Dendale Patrick et Liliane Tasmowski. 2001. Introduction: Evidentiality and related notions. *Journal of Pragmatics* 33: 339-348.
- Ducrot Oswald et Jean-Marie Schaeffer. [1972] 1995. *Nouveau dictionnaire des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- Garnier, George. 1985. *Linguistique et traduction : éléments de systématique verbale comparée du français et de l'anglais*. Caen : Paradigme.
- Guentchéva, Zlatka. 1994. Manifestations de la catégorie du médiatif dans les temps du français, *Langages* 102 : 8-23.
- Guillaume, Gustave. [1929] 1965. *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris : Honoré Champion.
- Guillaume, Gustave. 1988. *Leçons de linguistique 1947-1948*, série C. Volume 8. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, Gustave. 1991. *Leçons de linguistique 1943-1944*. Série A. Volume 10. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Joly, André. 1988. Expérience, représentation, expression du temps. Dans *Hommage à Bernard Pottier*, sous la direction de Jean-Louis Benezech, Patrick Charaudeau, Bernard Darbord, Jean Roudil et Jack Schmidely, 395-408. Paris : Klincksieck.
- Kronning Hans. 2012. Le conditionnel épistémique : propriétés et fonctions discursives. Dans *Langue française 173 : Modalité et évidentialité en français*, sous la direction de Cécile Barbet et Louis de Saussure, 83-97.
- Kronning, Hans. 2007. Les auxiliaires 'médiatifs' en suédois à la lumière du conditionnel épistémique et du futur aléthique en français. Dans *Problèmes de sémantique et de syntaxe*.

Hommage à André Rousseau, sous la direction de Louis Begioni et Claude Muller, 287-309. Lille : Presses du CEGESC.

Plungian, Vladimir. 2010. Types of verbal evidentiality marking: an overview. Dans *Linguistic realization of evidentiality in European languages*. Sous la direction de Gabriele Diewald et Elena Smirnova, 15-58. New York: Walter de Gruyter.

Rosier, Laurence. 2008. *Le discours rapporté en français. L'essentiel français*. Paris : Ophrys.

Schaeffer, Jean-Marie. [1999] 2008. *Pourquoi la fiction*. Paris : Seuil.

Vetters Carl. 2012. Modalité et évidentialité dans *pouvoir* et *devoir* : typologie et discussions. Dans *Langue française 173 : Modalité et évidentialité en français*, sous la direction de Cécile Barbet et Louis de Saussure : 31-47.

Wilmet, Marc. 1998. *Grammaire critique du français*. Paris : Hachette-Duculot.

Sources

Conrad, J. [1900] 1957. *Lord Jim*. Harmondsworth: Penguin Books.

Conrad, J. 1996. *Lord Jim*. Traduit de l'anglais par Philippe Neel. Paris : Flammarion.

Conrad, J. 1996. *Lord Jim*. Traduit de l'anglais par Odette Lamolle. Paris : Editions Autrement.

Windham, John. [1956] 2014. *The Seeds of Time*. London: Penguin Books Ltd.

Windham, John. 2014. *The Seeds of Time*. London: Penguin Books Ltd. [1956]